



— Soyons homme, mon ami, dit le médecin. (Page 246.)

vue du duc de Mayenne. Ce qui l'avait fait revenir à Paris, c'était la vue de Nicolas David. Chicot, comme nous l'avons dit, avait bien fait double vœu de vengeance; mais il était bien petit compagnon pour s'attaquer à un prince de la maison de Lorraine, ou, pour le faire impunément, il lui fallait attendre longuement et patiemment l'occasion. Il n'en était pas de même de Nicolas David, qui n'était qu'un simple avocat normand, matois fort retors, il est vrai, qui avait été soldat avant d'être avocat, et maître d'armes tandis qu'il était soldat; mais, sans être maître d'armes, Chicot avait la prétention de jouer assez proprement de la rapière : la grande question était donc pour lui de rejoindre son ennemi, et, une fois rejoint, Chicot, comme les anciens preux, mettait sa vie sous la garde de son bon droit et de son épée.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR
PAUL BOCAGE

(Suite.)

Pendant ce temps, le comte de la Roche-Málo battait avec son pied, sur le parquet, une mesure de pas de charge.

Au bout de quelques instants, le comte de la Roche-Málo, perdant patience, s'écria :

— Est-ce que tu t'es endormi, scélérat ?

— Non, monsieur le comte, répondit l'agent amateur; je crois, au contraire, que j'ai trouvé le joint.

— Qu'appelles-tu le joint ?

— Supposez, monsieur le comte, que j'aie déposé chez M. Métral et compagnie une centaine de mille francs, tout mon patrimoine ou

le prix de mes sueurs, et que, dans un coup de bourse, M. Métral ait englouti mon avoir !

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur le comte, la pensée me viendra tout naturellement de tirer vengeance de l'homme qui m'a ruiné !

— Je commence à te comprendre, tu consens à passer pour celui qui a fait le coup.

— A quoi bon, monsieur le comte ? Je le ferais assurément pour vous donner une preuve de mon dévouement; mais je suis très-connu pour un homme sans sou ni maille sur la place de Paris. J'aurais beau jurer mes grands dieux que je suis l'auteur de l'attentat, personne ne me croirait, M. le procureur du roi moins que personne.

— Alors, un de tes hommes consentira à jouer ce rôle.

— Inutile, monsieur le comte. — Tous les jours un homme accusé d'assassinat prend la fuite, et il est condamné par contumace.

— Ceci demande explication, coquin !

— Supposez encore, monsieur le comte, qu'un homme nommé... Cherchons un nom qui ne soit pas trop commun, pour qu'il n'y ait pas trop de réclameurs, un homme nommé... Bux, par exemple, habitant la Prusse ou l'Autriche, ou la Hollande, ou la Belgique, à notre choix; cet homme a déposé une somme considérable chez M. Métral. — Il arrive à Paris, la réclame. — On lui apprend qu'il est ruiné. — Il cherche à tuer le banquier; rien n'est plus simple.

— Mais cet homme n'existe pas !

— Heureusement, monsieur le comte, puisque s'il existait ce ne serait pas lui... Après avoir censément fait son coup, cet homme prend le chemin de fer et retourne tranquillement dans son pays, d'où il écrit au préfet de police, comme un honnête homme qu'il est :

« Qu'on n'accuse personne d'avoir attenté aux jours de M. Métral; c'est moi qui suis l'auteur de l'attentat. J'ai cru avoir le droit de me venger de l'homme qui m'a ruiné. — Signé : Bux. »

— Qui t'écrira cette lettre ?

— Ne vous inquiétez pas de ce détail, monsieur le comte, c'est l'affaire des bureaux.

— Mais mon gremlin de gendre a des livres de caisse sur lesquels on ne trouvera pas le nom de ce Bux !

— Rassurez-vous, monsieur le comte. Premièrement, les livres de caisse sont, pour certaines gens, des ballons qu'on gonfle et qu'on dégonfle à volonté. Deuxièmement, M. le préfet de police et M. le procureur du roi ont seuls le droit de visiter les livres de M. Métral et de mettre en campagne des agents pour rechercher l'assassin; mais, entre le droit et l'intérêt, monsieur le comte, il y a l'immensité. — On publiera simplement la lettre de ce Bux dans les journaux; M. Métral se souviendra d'avoir été menacé la veille par cet étranger auquel il restitue sa fortune avec les intérêts... Sans doute les journaux de l'opposition glorifieront là-dessus; mais le carnaval arrivera, ou la crainte d'une guerre avec l'Angleterre, ou la résurrection de la question d'Orient, ou toute autre chose qui fera oublier (on oublie si vite à Paris!) l'affaire du coup de pistolet.

— Décidément, scélérat ! tu es rempli d'intelligence. Ce matin, je verrai le ministre de l'intérieur et je pense qu'il ne mettra pas d'obstacles à la réalisation de ton projet. Je te rends donc la liberté; mais tu te présenteras ici tous les jours. Où demeures-tu ?

— A Montrouge, Grande-Rue.

— Tu es cafetier, dis-tu ?

— A l'enseigne du *Houx-Blond*, oui, monsieur le comte.

— Et tu te nommes ?

— Fragon.

— Et bien, scélérat, tu viendras ici ce soir, à cinq heures, j'aurai peut-être besoin de toi.

— A cinq heures, je serai aux ordres de monsieur le comte.

Le comte de la Roche-Málo sonna, et le vieux matelot apparut sur le seuil de la porte du salon.